

FEUILLETON DU "JOURNAL DU DIMANCHE"

HISTOIRE D'UN TRÉSOR.

IX

En face de la Folie-Torancy, de l'autre côté de la Nonnette, il y avait un antique château toujours fermé et entouré d'un parc qu'ombrageaient des ormes immenses. Ce château, avec ses volets moisis, ses gouttières percées, qui, laissant couler le long des murailles l'eau des pluies, les zébraient de lignes verdâtres, avec ses tourelles couronnées de giroflées et à demi habillées de lierre, semblait le palais de la Belle au bois dormant. Madeleine l'avait ainsi nommé, et souvent elle s'était imaginé mille romans bizarres qui expliquaient l'abandon de cette demeure.

Dans le parc, les ronces s'étendaient à leur aise, et les allées avaient depuis longtemps disparu, nivelées sous les herbes. La rivière y alimentait autrefois un vaste étang, dont la mousse verdissait aujourd'hui la surface dormante. Un mince filet d'eau filtrait avec peine à travers les pelles engorgées et se mêlait avec un bruit léger au courant de la Nonnette. On apercevait les ménuphars aux larges feuilles qui s'étendaient au loin en groupes laitieux, entassant les générations de plantes les unes sur les autres et abaissant insensiblement leurs flottants racines jusque dans la vase. Les merles, habitués au silence qui régnait dans ces lieux solitaires, les peuplaient de chants et les animaient de leur vol, pareil à celui d'une flèche noire. Un bois d'acacias avait entrelacé ses branches épineuses et embaumait, au printemps, les alentours. Mais l'homme semblait être retiré de tout cela, et la nature y avait aussitôt appliqué les cachets grandioses de sa libre propriété, la paix muette et son riche vêtement de fleurs sauvages.

Dans ce même mois de septembre 1844, Madeleine vit, à sa grande stupéfaction, toutes les fenêtres de ce château s'ouvrir. Un peuple de travailleurs badigeonnaient la façade et secouaient les tapis. On remettait en état les appartements. Des jardiniers traçaient à la hâte quelques sentiers au milieu de cette prairie uniforme qui descendait jusqu'à la rivière. Cela dura deux jours, et le troisième arrivèrent à Senlis les équipages de Mme la marquise douairière de Vaudricourt, son train de maison et les chevaux de chasse du comte Roland de Valrémy, fils d'une fille de la marquise, la comtesse de Valrémy, née de Vaudricourt.

Cela fit, ainsi que vous le pensez, quelque sensation dans cette bonne et tranquille cité. On avait pas vu depuis trente ans les possesseurs du château des Ormes. On ne les connaissait que par le bruit de leur fabuleuse fortune. On ne les appréciait, ces choses-là frappent toujours la province, que par l'insouciance avec laquelle ils laissaient abandonner aux plantes parasites le beau domaine qu'ils y possédaient. Torancy, entendant tout ce remue-ménage et ces propres qui couraient les rues, pénétrant dans toutes les maisons, s'inquiéta de ce que pouvait être M. de Valrémy.

"Les voisins, disait-il, sont toujours dangereux!"

Madeleine s'en intrigua à plaisir. On fut quelque temps sans apercevoir autre chose que des ombres qui, le soir, apparaissaient derrière les rideaux des fenêtres. Il avait plu, le parc était humide, et personne ne s'y aventurait. Enfin,

par une belle matinée du commencement d'octobre, pendant que Torancy lisait le journal et fumait sa pipe auprès de Madeleine, qui lui brodait des pantoufles, on entendit des voix sous les arbres. La marquise, une grande dame d'aspect triste et fier, donnait le bras à un jeune homme de vingt-deux à vingt-trois ans difforme de corps, mais dont la physionomie soufferte était vive et éclairée par une sorte de bonté intérieure. Il parlait avec animation, et la marquise, au moment où il passèrent auprès de Torancy, dissimulé dans un berceau d'aristoloches, lui répondait avec un sourire plein d'une raillerie aiguë et froide, comme l'expression générale de sa physionomie.

"Mon cher Rolly, que vous êtes enfant! et quel étrange prisme vous sert à regarder le monde!"

Le père et la fille, également curieux, se penchèrent ensemble pour mieux voir Rolly, car M. de Valrémy se nommait Roland. C'était à son petit-fils que Mme de Vaudricourt parlait apparemment en usant de ce diminutif. En apercevant ce pauvre disgracié de la nature, Torancy ébaucha un sourire, et Madeleine, dont l'esprit s'était un peu occupé de ce fameux lion parisien qui ne se montrait point, dissimula mal un froncement de sourcils. On entendit la voix de Rolly qui répondait :

"Prisme si vous voulez, mais je soutiens que la véritable gentillesse est dans ces principes. Autres temps, autres mœurs. Ce vieux proverbe s'attache à tous, à nous, à nous surtout, qui, plus éclairés, devons être meilleurs et plus purs. Ah! je sais bien que si l'on m'entendait, moi le Triboulet de la bande joyeuse, faire parade de tous ces beaux sentiments, on me rirait gentiment au nez en me disant : 'Ils sont trop verts!' Cela n'empêcherait pas ma bourse d'être pleine de vérités, et j'ai souvent envie, dussé-je être enseveli sous les brocards, comme Roland, mon patron, sous les rochers de Roncevaux, de jouer le rôle d'Esopé et de faire passer ma philosophie dans toutes ces têtes inconséquentes et folles à coups d'apologies."

Ils s'étaient arrêtés en prononçant ces dernières paroles. On entendait distinctement sa voix au timbre aigrelet, mais net.

"Ainsi, reprit la marquise, vous trouvez étrange que Gaston de Lomény ait enlevé, après six mois de marches et de contre-marches savantes autour de cette place bastionnée, la ravissante Corilla, qui croupissait dans son arrière-boutique, et qui aujourd'hui étale au soleil son luxe à quatre chevaux et sa beauté éblouissante. Vous vous échappez en tirades contre son immoralité; vous enfourchez ce dada qu'on devrait laisser à de vieilles grondeuses comme moi, la vertu. Vous voilà patageant dans les grands mots. Vous versez des larmes sur le pauvre époux. Vous marivandez autour des enfants délaissés. Corilla, mon cher, était trop belle. Autrefois, mon enfant, nous trouvions, nous les femmes de qualité et les intéressées, cela tout naturel. Aujourd'hui, voilà des philosophes en pantalons et en barbe qui veulent être plus sévères que nous-mêmes. Encore, si vous étiez conséquent! Mais vous, Rolly, la minute d'après, par amour du paradoxe sans doute, vous prenez la défense de votre coquin de cousin, qui a gagné le cœur de Mme de Lépinoy et qui l'affiche comme une épingle de cravate. Au moins, soyez logique.

—Oh! je le sais, ma tante! Oui, je défends mon cousin et j'attaque Lomény. Corilla est certainement une belle créature, mais c'était aussi une honnête femme. Il a fallu des pièges de braconnier consommé comme est ce corrompu pour la faire trébucher. Elle a cru à sa bonne foi, et elle s'est donnée par amour.

Pour qu'il fût fier d'elle-même, elle a consenti à se couvrir de diamants. Un beau matin, elle s'est aperçue qu'il la considérait à l'égal de son cheval de course, et qu'il n'avait fait que l'entraîner pour le derby de l'élégance!...

—Et Mme de Lépinoy, qu'en faites-vous?

—Ce que j'en fait? Mon cousin aurait été, je le soutiens et le prouve, plus nigaud que je ne suis bossu, s'il se fût laissé emmailloter par cette bonne dame, qui a passé trente ans. Elle est veuve depuis dix, et c'est à partir de cette époque qu'elle s'est mise à rechercher les jeunes gens. Seulement, comme elle est discrète, elle y mettait des précautions, et il ne fallait pas que l'un entendît l'autre crier. Elle choisissait parmi les obéissants, en attelait à son char une demi-douzaine qui soupiraient de concert, et tous ces jouvenceaux, persuadés d'être le seul bonheur de la déesse, roucoulaient à l'envie et prenaient en public des airs de discrétion furieuse.

Malheureusement, comme dit ce vulgaire que vous laissez, c'était là des intrigues cousues de fil blanc. On riait tout bas, et j'ai même, grâce à ma bourse privilégiée, ri tout haut. Enfin est arrivé mon joli cousin avec ses grands yeux bleus et sa taille cambrée. Cette fois le choix de la dame s'est égaré sur un gaillard qui avait bec et ongles et qui s'est si bien défendu, qu'elle s'est prise elle-même à ses lacs d'amour et qu'il la traîne pieds et poings liés derrière son char. C'est un service qu'il a rendu aux autres.

—Ah! Rolly, disait la marquise en retournant au château appuyée au bras du jeune homme, quels principes! et quel révolutionnaire vous eussiez fait!"

Torancy avait écouté toute cette conversation avec une attention profonde. Rassuré contre le danger du voisinage par l'inégalité d'épaules de M. Rolly, il avait trouvé son langage excellent, et comme leçon d'expérience il avait laissé Madeleine entrevoir ce coin de monde du fond de son jardin, abritée et séparée de lui par la rivière et la conscience d'un petit bossu.

XVI

Madeleine pensa beaucoup avant de s'endormir et son sommeil innocent et doux ne vint pas.

Elle fut agitée de songes dans lesquels passait l'image de ces deux femmes victimes de l'amour. Le matin, quand elle vint embrasser son père, elle avait le teint mat et un certain air de langueur que celui-ci remarqua. Torancy offrit de courir les bois et elle accepta pour chasser les fumées qui lui obscurcissaient l'esprit. Ils s'en allèrent bras dessus, bras dessous.

Ils se dirigèrent à travers la forêt d'Ermenonville, marchant longtemps et vite comme deux piétons rompus à ces longues courses.

Bientôt ils se trouvèrent isolés, comme s'ils eussent pris terre en Océanie, dans un vallon planté de sapins et de chênes verts que domine une colline surmontée d'un immense châtaignier qui a donné son nom à cet endroit.

C'est alors qu'on entendit le son doux et lointain des corps qui sonnaient le *bien-aller*.

"Mon père, s'écria Madeleine, voici la chasse qui arrive et que nous allons voir!"

Ils escaladèrent rapidement le monticule et parvinrent au pied de l'arbre qui s'élève au-dessus d'une série de collines toujours verdoyantes, mais tristes à cause de cette verdure éternelle qui n'a ni les mélancolies de l'automne, ni les renouveaux du printemps. Des plaines incultes et solitaires les coupent et forment ce que Rousseau nommait le *désert*.

Tout à coup, roulant comme une boule en avant d'une meute de chiens aux yeux ardents qui le